

Raconter, séduire: un règne de plaisir et de souffrance. Diderot, Kierkegaard, la lettre d'amour et le Journal intime

M.^a CLARA ROMERO PÉREZ

Universidad de Granada

Résumé:

Deux auteurs font de l'écriture un art d'écrire et de séduire: Diderot, à travers une écriture autobiographique dans sa relation avec Sophie Volland, apparaît plus comme un homme séduit que comme un séducteur; Kierkegaard, par les lettres adressées à Cordélia et insérées dans son *Journal du séducteur*, présente un personnage capable de séduire intellectuellement une jeune fille dans le seul but de la posséder. Pourtant, la jouissance tirée du jeu de la séduction et de ces dialogues à distance que sont les lettres, n'est pas exempte de souffrance chez ces deux écrivains à l'attitude radicalement opposée.

Mots clé: épistolier - dialogues à distance - jouissance - souffrance - perversité

Resumen:

El artículo presenta a dos autores que hacen de la escritura un arte y una forma de seducir. Diderot, mediante una escritura autobiográfica por las cartas dirigidas a Sophie Volland, se muestra más hombre seducido que seductor. Kierkegaard, en las cartas a Cordelia incluidas en su *Diario del seductor*, describe a un personaje capaz de seducir intelectualmente a una joven con el único fin de poseerla. Sin embargo, el gozo obtenido a través del juego de la seducción y de estos diálogos a distancia que son las cartas, no está exento de sufrimiento para estos dos escritores radicalmente opuestos en su actitud.

Palabras clave: epistolar - diálogos a distancia - gozo - sufrimiento - perversidad

Abstract:

The article presents two authors, for whom writing is an art and a different way of seducing. Diderot, through his letters to Sophie Volland, appears in his autobiographical writing to be more like a seduced man than a seducer. Kierkegaard, in his letters to Cordelia, which are included in *The Journal*, paints a character who is able to intellectually seduce a young girl, with the sole purpose of possessing her. However, the pleasure obtained through this game of seduction and these letters (dialogues written from a distance) is not exempt from suffering on the part of both writers so different in their attitude.

Key words: epistolary - dialogue in the distance - pleasure - suffering - perversity

Il faut jouir de tout à longs traits

KIERKEGAARD

Existe-t-il des lois de la séduction?

Question que l'on est en droit de se poser dès lors que l'on pénètre dans l'univers des codes sociaux, du quotidien ou de la littérature où foisonnent séductrices et séducteurs. Que l'on se remémore les nombreux *Don Juan* de la littérature occidentale s'évertuant, après avoir usé de charme et d'attrait, à ne pas tomber amoureux de leurs victimes. Mythe incontournable, certes, attaché à dévoiler les agréments, envoûtements et autres sortilèges révélant le côté pervers d'une soi-disant séduction. Depuis Aphrodite, autre grande figure mythique de l'amour, la séduction est généralement présentée comme l'art des femmes par excellence. Quant aux lois, celles-ci relèveraient de deux codes, oral et écrit, ce dernier étant celui auquel nous allons consacrer cette brève étude non sans avoir auparavant discerné quelques caractéristiques du premier.

En ce qui concerne le code oral, l'usage de la parole se fait maître, argumentatif et enclin à jouer le jeu de la séduction semé de pièges et de ruses, à détourner les embûches et à lever les obstacles. Dans ce cas, la langue apporte du signifiant (elle fait sens) à plus forte raison que la situation de communication orale se caractérise par son immédiateté et sa position d'échange, à savoir le face-à-face. Car que serait la parole sans son locuteur, c'est-à-dire sans sa voix, son timbre, son intonation, son rythme, son silence? Alliant cette parole au visage —Bachelard n'a-t-il pas affirmé que «Le visage humain est avant tout l'instrument qui sert à séduire» (1942: 31)¹—, à sa gestuelle, à sa mimique, à

¹ Bachelard ajoute de même que: «En se mirant, l'homme prépare, aiguise, fourbit ce visage, ce regard, tous les outils de séduction». (*Ibid.*: 31).

son regard, à son souffle, le séducteur s'adresse à l'Autre; la séduction suppose alors le triomphe du non-dit, de l'implicite. Ainsi le visage possède-t-il une fonction qui lui est propre. Pour le philosophe Jean-Luc Marion, elle consiste à «assurer sa signification au phénomène d'autrui, avant la croisée des chairs» (2003: 277)². Nous entrons dans un monde d'exigence, sous-tendu, toutefois, d'une certaine méfiance:

Le visage, une fois qu'il se retrouve en réduction érotique, ne peut donc plus exiger inconditionnellement, universellement, en silence - il lui faut parler en personne dans le serment; il lui faut aussi payer de sa chair individualisée dans l'érotisation. Le visage doit s'individualiser et se manifester comme tel. Ce qu'il ne peut accomplir, sans faire reconnaître sa véracité. (*Ibid.*: 280)

Comment l'autre peut-il se rendre compte que ce visage ne ment pas? La question aborde le sujet du mensonge et de la véridicité, son antinomie. En effet, il s'agit, à présent, de savoir si le visage, «en régime érotique, peut non seulement dire vrai, mais montrer qu'il dit vrai (se montrer vérace), bref se phénoménaliser de telle sorte que je voie qu'il ne ment pas». (*Ibid.*). Ne pas mentir: ceci confère au visage un statut éthique d'autant plus que «le visage du séducteur, qui n'aime pas mais se fait aimer, brille justement d'une parfaite sincérité: ainsi peut-il donner un baiser, pour tranquillement trahir». (*Ibid.*).

Bien sûr, la sémiotique aussi a beau jeu dans le manège de la séduction. Activité qui n'a d'autre but en principe que le plaisir qu'elle procure à celui qui s'y livre et qui doit aboutir sur un succès, l'échec étant exclu de l'imagination du séducteur, de la séductrice. Attirer l'autre, l'ensorceler, l'envoûter, le faire céder à la tentation, autant de signes tout aussi importants.

Il y aurait tant à dire sur le code oral et non verbal! Or, nous voulons, à présent, nous intéresser au code écrit, et plus particulièrement au genre représenté par les Lettres et le Journal intime. Cherchant à séduire, l'art épistolaire est beaucoup plus qu'un simple moyen de communication écrite. La distance aussi peut devenir cause d'écriture: «l'écriture est à l'origine la langue de l'absent» (Freud, 2002: 34)³. Par conséquent, la lettre, trait caractéristique d'une

² Voir aussi à ce sujet dans le Chapitre *De l'amant qu'il s'avance*, le paragraphe 20: «La signification comme visage», pp. 165-171.

³ Tout comme, ajoutait-il, «la maison d'habitation un substitut du ventre maternel, ce premier habitacle qui vraisemblablement est toujours resté objet de désirance, où l'on était en sécurité et où l'on se sentait si bien». (*Ibid.*: 34).

culture, permet également d'apprécier la manière dont sont réglés les relations et les codes sociaux. Mais, comment interpréter l'implicite en jeu puisque la missive contient aussi ses non-dits? Proche de la *conversation* avec un absent, la lettre ne peut restituer dans l'écriture tous les éléments oraux ni les signes visuels, gestuels ou autres, inhérents à la situation de communication orale. En ce sens, l'*épistolier* devrait faire passer dans son message certaines données qui s'avèreraient évidentes dans une situation de communication orale mais qui demandent ici à être révélées —à moins qu'il ne veuille user d'un silence bien étudié, favorisant ses intentions—. Dès lors, l'écriture épistolaire se transforme en un échange *monogéré* et non plus *cogéré*, permettant d'abolir la distance.

Dialogues à distance, précisément, les lettres témoignent du goût de l'expression écrite de leurs auteurs, disent la passion des amoureux, tel Diderot au XVIII^e siècle s'adressant à Sophie Volland, ou au XIX^e, Kierkegaard, fondateur de l'existentialisme contemporain et grand représentant de l'existentialisme chrétien, accordant une place privilégiée à l'écriture amoureuse à travers *Le Journal du séducteur*. L'écriture intime de ces deux auteurs mérite que nous nous attardions sur leurs énoncés à plus d'un titre, pourtant notre attention se portera principalement sur le langage écrit du second étant donné que nous nous reportons également au discours du journal. Les lettres de Diderot représentent l'aspect purement autobiographique⁴ de l'écriture, vu l'authenticité de la correspondance maintenue avec Sophie. Par le biais du journal et des lettres fictives, Kierkegaard va révéler l'apport d'une pensée étroitement liée à la chronologie des événements de sa vie et qui se réfère au stade esthétique de l'existence où le séducteur, occupé à mettre en place des stratégies au service du désir et du plaisir, exclut toute prévisibilité de mariage.

La correspondance entre Sophie Volland⁵ et Diderot, dont ne nous est parvenue que la partie écrite de Diderot, témoigne d'une relation intime semée de

⁴ Rappelons brièvement la notion d'autobiographie de Philippe Lejeune: «L'autobiographie (récit racontant la vie de l'auteur) suppose qu'il y ait *identité de nom* entre l'auteur (tel qu'il figure, par son nom, sur la couverture), le narrateur du récit et le personnage dont on parle. C'est là un critère très simple, qui définit en même temps que l'autobiographie tous les autres genres de la littérature intime (journal, autoportrait, essai)». (1996: 23-24).

⁵ Il s'agit de Louise-Henriette dite «Sophie», fille d'un écuyer, seigneur d'Isle-sur-Marne et autres lieux. Diderot rencontre Sophie, âgée de trente-huit ans, à l'automne 1755. La liaison s'étend sur une trentaine d'années puisqu'elle ne s'achève qu'à la mort de Sophie le 22 février 1784. Quelques mois plus tard, le 30 juillet, Diderot aussi sera emporté par la mort. La correspondance s'étire une sur décennie, de 1759 à 1769, mais il ne subsiste aucune trace des lettres de Sophie. Nous ignorons presque tout de l'aspect physique de cette femme si ce n'est qu'elle devait être de constitution faible et portait des lunettes. Dans la correspondance de Diderot à Grimm,

joies, de désirs mais également d'angoisses et de tourments. La nécessité de l'objet adoré, désiré, mais éloigné, marque sans cesse l'écriture de Diderot. Marié et père de famille, il a aimé Sophie Volland (qui, elle, n'était pas mariée) durant trente ans. L'opposition de la famille de Sophie à cette relation et partant, la difficulté des liens qui en découle, poussent Diderot à lui écrire de très longues lettres. La famille refuse de donner sa liberté à Sophie. Interdit qui confine donc à la souffrance. Mais, peut-être Diderot veut-il dire aussi cette part d'insatisfaction que comporte tout désir puisque dans ces dialogues privés que sont les lettres, les mots possèdent leur mystère. Au demeurant, avons-nous des mots pour dire l'amour? Au prix de durs renoncements, le combat entre Eros et Thanatos ne devient-il pas, en quelque mesure, le contenu essentiel de la vie? Illustrons ces interrogations par quelques extraits de la lettre du 4 août 1759 écrite à Langres, ville natale de Diderot dans laquelle il séjourne:

J'espérais, ma tendre amie, recevoir hier une lettre de vous. Point de lettre. Cela m'inquiète. [...] Mais je m'alarme peut-être mal à propos; et deux lettres reçues demain à la fois me rassureront [...]

Si demain je ne reçois pas mes deux lettres, la tête m'en tournera. Que faites-vous, vous et votre chère sœur? Vous causez [...], vous vous faites les moments les plus doux; tandis que moi je parle affaires, je joue au trictrac et je dispute. Au milieu de cela, j'envoie quelquefois ma pensée aux lieux où vous êtes, et je me distrais. Combien j'irai vite en m'en retournant. Un oiseau qui a rompu le fil qui le tenait attaché n'aura pas de meilleures ailes. [...] Je viens de recevoir une belle lettre de Grimm. Oh! pour cela bien belle et bien tendre; presque comme si vous l'aviez dictée.

[...] Je me venge de votre silence sans m'en apercevoir. Écrivez-moi donc, si vous voulez que je vous dise combien je vous aime. Toutes les lettres qui ne seront pas en réponse aux vôtres seront froides, je vous en avertis. S'il me vient au bout de la plume un mot qui soit doux, crac je le supprime. Je ne pourrai jamais forcer ce cœur à se taire; il faut qu'il tressaille et qu'il s'échauffe au nom de ma Sophie, mais vous ignorerez ce qu'il me suggère; eh non, vous ne l'ignorez pas, vous le retrouverez au fond du vôtre. Adieu, ma bonne, ma tendre, ma sensible amie. Adieu, cette lettre sera l'avant-dernière. [...]

l'écrivain vante constamment les qualités de Sophie, femme qui aime à réfléchir. La mère de Sophie, qui s'oppose à cette relation, ne cesse d'espionner les amants, arrivant même à les trouver dans une chambre de la rue des Vieux-Augustins, ce qui entraînera des représailles de la part de la famille. Sophie devant s'éloigner à Isle-sur-Marne, sur l'ordre de sa mère, les lettres remplaceront les rencontres et combleront ainsi l'absence de telle sorte que le recueil de lettres de Diderot finira par devenir un véritable journal intime.

Il est devant moi ce portrait. Je ne saurais en approcher les lèvres; à peine l'aperçois-je à travers les fractures de la glace. Avez-vous vu quelquefois la lune [...], l'avez-vous vue quelquefois couverte d'un nuage que sa lumière élançée par rayons épars cherche à dissiper; eh bien c'est mon portrait et la glace rompue. Cela est pourtant bien incommode, quand on est loin. Je sais seulement que vous êtes là-dessous, mais je ne vous y vois pas. Adieu, encore une fois. (Diderot, 1998: 71-74)

Dans cette attente des lettres, l'auteur souligne sa souffrance et tente d'amener l'autre à faire ce qu'il voudrait qu'elle fasse, ceci sur une pointe d'avertissement: *Toutes les lettres qui ne seront pas en réponse aux vôtres seront froides, je vous en avertis*. Cette phrase ne serait-elle pas moralement condamnable n'était-ce le côté souffrance qui prime et dicte ces mots? Envahi par des sentiments opposés, des contradictions, l'homme se plaint, la lettre envoyée appelle une réponse. Tout est destiné à déclencher une réaction chez l'autre, à prolonger le phénomène d'attraction; maintenir le lien intime qui unit les amants apparaît vite comme un enjeu vital. La lettre du 18 octobre 1760, envoyée du château de Grandval ⁶, se trouve parsemée d'un lexique qui dit l'éloignement, l'absence et dans laquelle s'inscrit en creux la notion de jouissance liée à l'attente:

Nous recevrons, vous, mes lettres, moi, les vôtres, deux à deux; c'est une affaire arrangée. Combien d'autres *plaisirs* qui s'accroissent par *l'impatience* et par le *délai*! *Éloigner nos jouissances*, souvent, c'est nous servir. *Faire attendre le bonheur*, c'est ménager à son ami une perspective *agréable*; c'est en user avec lui comme l'économe fidèle qui placerait à un haut intérêt le dépôt oisif qu'on lui aurait confié. [...]. J'en ai entendu de plus folles encore. Il y en a qui préfèrent l'espoir à la possession, et qui disent qu'on ne s'ennuie presque jamais d'espérer et qu'il est rare qu'on ne s'ennuie pas d'avoir. Je réponds, moi, qu'on espère toujours avec quelque *peine*, et qu'on ne *jouit* jamais sans quelque *plaisir* [...] *Venez*, mon amie; *venez* que je vous embrasse. *Venez* et que tous vos instants et tous les miens soient marqués par notre tendresse; que *votre pendule et la mienne battent toujours la minute* où je vous aime, et que la *longue nuit* qui nous *attend* soit au moins précédée de quelques beaux jours.

[...]

Chère femme, combien je vous aime! Combien je vous estime! En dix endroits, votre lettre m'a pénétrée de joie. Je ne saurais vous dire ce que la droiture et

⁶ Diderot séjourne souvent dans ce château situé au sud-ouest de Paris et appartenant à Madame d'Aine, belle-mère du baron d'Olbach. Il y retrouve fréquemment ses amis que Grimm lui a fait connaître en l'introduisant chez des personnes importantes (le duc d'Orléans, Madame d'Épinay, le baron d'Olbach...).

la vérité font sur moi. [...] Ô ma Sophie, combien de beaux moments je vous dois!
Combien je vous en devrai encore!

[...]

Heureuse ou malheureuse, je vous suis attaché jusqu'au tombeau.

Adieu, femme de bien. Adieu, l'amie de l'honnête homme. (*Ibid.*: 75) ⁷

Le recours au procédé anaphorique montre combien le temps de la séparation devient insoutenable pour l'amant. La nature hyperbolique de l'expression, le lyrisme, voire le ton pathétique sur lequel termine la lettre, manifestent l'attachement à la bien-aimée. Dans sa relation stable avec Sophie, Diderot, par le truchement de la complicité épistolaire, dit son amour, son exaltation, sa passion amoureuse relayée par sa passion d'esprit qu'il confie souvent à Grimm: «Quelle femme! Comme cela est tendre, doux, honnête, délicat, sensé! Cela réfléchit, cela aime à réfléchir. Nous n'en savons pas plus qu'elle en mœurs, en sentiments, en usages, en une infinité de choses importantes», ou encore: «Sophie est homme et femme quand il lui plaît» ⁸. Cependant, après avoir déclaré son amour, Diderot demande aussi le *renouvellement* des sentiments de l'amante: «[...] venez me faire des jours heureux; venez me dire que vous m'aimez; venez me le prouver». Pourtant, le *grand amateur de femmes* qu'il a été se montre plus comme un homme *séduit* que comme un séducteur. Ainsi le pense Éric-Emmanuel Schmitt dans sa pièce *Le Libertin* ⁹, et le dit-il dans l'interview accordée à Pierre Brunel ¹⁰.

⁷ Nous soulignons le lexique qui sert à dire la séparation et l'attente liée à la notion de plaisir et de jouissance.

⁸ Toutes les références concernant les lettres adressées à Grimm apparaissent sans dates ni pages et sont citées par Hubert Juin dans le *Magazine Littéraire*. Il en est de même pour la citation qui suit.

⁹ Éric-Emmanuel Schmitt, *Le Libertin*, Albin Michel, 1997. Consulter également du même auteur: *Diderot ou la Philosophie de la séduction*, Albin Michel, 1997.

¹⁰ À la question de Pierre Brunel: Pourriez-vous préciser ce que doit votre Don Juan à la philosophie et à la psychologie en fonction de votre intérêt pour Diderot?, Éric-Emmanuel Schmitt répondra que: «Diderot a eu une grande influence littéraire sur moi. Il m'a appris qu'on pouvait philosopher dans des formes non philosophiques, le conte, le roman, la comédie. Il a voulu porter «les lumières» à tout le monde. Il ose mêler le trivial et le sublime, l'anecdotique et le réflexif, le comique et le lyrisme, il n'a peur de rien. Il m'a rendu le XVIIIe siècle intime: c'est sans doute pour cela que *La nuit de Valognes* se passe au XVIIIe siècle et en France. Mais l'homme Diderot, quoique grand amateur de femmes, n'a pas de rapport avec Don Juan: il n'était pas un séducteur mais un homme séduit, comme je l'ai montré dans ma pièce *Le Libertin*». (2004: 143-144).

Séducteur tombé au champ d'amour, tel est le cas de Diderot. Mais, s'agissant de séduction, comment ne pas citer *Le Journal du séducteur*¹¹ de Sören Kierkegaard, paru en 1843, et ne pas nous arrêter sur quelques passages hautement significatifs, puis sur les lettres à Cordélia qui s'y trouvent insérées? Chargé de connotation, le titre met en image un dandy séducteur. *Le Journal* traite d'une expérience amoureuse intime dont la philosophie régnante est également issue de la biographie de Kierkegaard: Cordélia est en fait Régine Olsen, fille d'un conseiller à la Cour, avec laquelle il s'était fiancé en 1840, mais celle-ci finit par épouser le 3 novembre 1847 Frédéric Schlegel, laissant Kierkegaard dans un état de conscience «assimilée à une troublante mélancolie religieuse». (Métivier, 2005: 2). Par conséquent, nous nous trouvons en présence d'une écriture qui fait surgir, en premier lieu, l'histoire des fiançailles qui représente:

un cheminement amoureux ponctué d'étapes témoignant du pathos et du tragique de l'existence, une crise amoureuse initiale —où Kierkegaard avait paradoxalement choisi, d'entre une certaine Bolette et une certaine Régine, celle dont les qualités n'étaient pas les meilleures—, une phase de latence amoureuse suivie de l'épisode des fiançailles avortées et d'une rupture brutale; enfin cette aventure s'était achevée sur un retour à la normale, retour à la solitude et recouvrement d'un état de conscience habituel, assimilé à une troublante mélancolie religieuse. (*Ibid.*, 2005: 2)¹²

L'existence, pour Kierkegaard, passant par trois étapes, esthétique, éthique et religieuse, le stade montré dans *Le Journal*, à savoir l'esthétique, non exempt d'une dimension spirituelle sous-jacente, consiste à faire de la jouissance le but de la vie du séducteur. Précédant le stade éthique dans les étapes de la vie, ce stade est celui de la sensibilité. L'esthéticien «est celui qui pose la dimension finie de son moi comme le seul horizon de toute vérité. Il est dans un égotisme:

¹¹ Dorénavant, nous utiliserons l'abréviation *Le Journal* pour toutes références et citations.

¹² Pour Francis Métivier, qui analyse l'idée de l'amour kierkegaardien et des autres acceptions de l'amour où s'inscrit la séduction, le penseur danois «fait correspondre l'idée équivoque d'amour à une existence, dont elle est le meilleur reflet, et qui, à son tour, se manifeste de façon très ambiguë, en sphère de l'esthétique, sphère de l'éthique, sphère du religieux. L'amour, marqué du saut du paradoxe dans une vie qui réclame de satisfaire tour à tour trois exigences opposées —celle du plaisir sensuel et instantané, celle du devoir et du bien moral, celle de la foi en l'éternel—, est un miroir, un atome, de l'existence. Le concept d'amour donne aux sphères et aux alternatives existentielles l'un de leurs modèles édifiants, leur fondement capital et critique». (*Ibid.*: 2).

rien d'autre que lui, que sa sensibilité ne sont pour lui le vrai». (Touchet, 2005: 5); il représente l'homme encore inconscient de l'existence de sa singularité, qui vit dans l'instant, dans le moment isolé¹³. Ainsi, au début du *Journal*, apparaît un narrateur anonyme dont la fonction consiste à mettre en place la fiction: indiquer au lecteur qu'il a trouvé dans un tiroir ouvert des feuillets épars appartenant au séducteur¹⁴, présenter les protagonistes, Cordélia et Johannes, situer les événements après la rupture, livrer un premier portrait moral de ce séducteur. Par ailleurs, Cordélia a remis au narrateur un recueil de lettres et une partie de sa correspondance, non datée, avec Johannes, documents qui vont servir à établir des liens entre les divers moments narrés.

S'amorce la séduction *morbide* d'un pervers: «conscience artificieuse de cet homme pervers» (*Le Journal*: 10) fait dire Kierkegaard au narrateur-confident de Johannes qui considère ce dernier comme un séducteur peu commun. Puis, plus avant d'ajouter: «Le cas de cet homme tel que je l'ai connu autrefois sans le connaître était morbide» (*Ibid.*: 14). Johannes semblerait donc relever d'un cas pathologique et ainsi est-il décrit:

Sa vie était beaucoup trop intellectuelle pour qu'il pût être un séducteur au sens ordinaire. Mais il revêtait parfois un corps parastatique et n'était alors que

¹³ «L'intériorité n'est caractérisée que par la vacuité et l'évanescence comme vie immédiate et sans détermination. Cette immédiateté, celle de la vie sensible et psychique, qui est la vie constamment mobile du désir non déterminé ou plutôt du simple rêve, est récusée parce qu'elle n'a aucune consistance, n'a pas plus de réalité que l'instant qui passe; elle est fuyante, elle virevolte au gré de l'occasion, elle manque de tout point fixe. Au sens exact, ce n'est pas une vie vraiment humaine. Si donc l'éthique n'est pas définie par la subjectivité, c'est parce que celle-ci n'est rien ou n'est que sur le mode de la possibilité». André Clair, *Kierkegaard, Existence et Ethique*, p. 72, cité par Ph. Touchet (*Ibid.*: 5).

¹⁴ «Contrairement à son habitude, il n'avait pas fermé son secrétaire et tout ce qu'il y avait dedans était ainsi à ma merci, mais il ne servirait à rien de vouloir embellir ma conduite en me rappelant que je n'ai ouvert aucun tiroir. L'un d'eux était déjà tiré, il s'y trouvait une quantité de feuillets épars et au-dessus d'eux un grand in-quarto, joliment relié. Sur la couverture était collée une vignette blanche sur laquelle de sa propre main il avait noté: *Commentarius perpetuus* N°4. Cependant, c'est en vain que je voulus me faire accroire que, si ce côté du livre n'avait pas été en haut, et si ce titre bizarre ne m'avait pas tenté, je n'aurais pas succombé à la tentation, ou que tout du moins j'y aurais résisté. Le titre lui-même était étrange, pas tant en lui-même que par ce qui l'entourait. J'appris en jetant un regard vif sur les feuillets épars qu'ils contenaient des conceptions de situations érotiques, quelques conseils sur ceci ou cela, des projets de lettres d'une espèce toute particulière, dont je pus plus tard apprécier le style nonchalant, mais voulu et artistiquement rigoureux». (*Le Journal*: 9-10), précise le narrateur qui évoque les événements passés servant à introduire les faits à venir décrits dans *Le Journal du séducteur*.

sensualité. Même son aventure avec Cordélia était tellement embrouillée qu'il lui était possible de se présenter comme celui qui avait été séduit, oui, la jeune fille elle-même pouvait parfois être indécise à ce sujet, et là aussi les traces qu'il a laissées sont si vagues qu'aucune preuve n'est possible. (*Ibid.*: 17)

Se présenter comme celui qui avait été séduit relève d'une tactique fort habile pour qui ne cherche qu'à avoir une jeune fille de plus au nombre de ses proies. De même, selon le narrateur, les lettres envoyées sans trêve à Cordélia font partie de la propre stratégie:

[...] les lettres se sont suivies si vite l'une l'autre qu'elle semble en avoir reçu plusieurs le même jour. Si j'avais suivi ma première idée, je les aurais sans doute réparties d'une façon plus égale, et je n'aurais eu aucune idée de l'effet qu'il a produit grâce à l'énergie passionnée avec laquelle il a fait usage de ce moyen afin de maintenir Cordélia sur les sommets de la passion. (*Ibid.*: 23)

Dès lors, retracer le parcours du séducteur Johannes contribue à identifier une technique se jouant en quatre temps: la filature¹⁵, le choix, les fiançailles, la chute. Si nous tenons compte des dates, nous remarquons que la chronologie s'adapte parfaitement à un dessein prémédité: *le 4 avril*, première date du journal; *le 25 septembre*, dernière page datée. Le journal couvre une période d'environ cinq mois au cours de laquelle sont exposées les étapes de l'évolution des événements, le chemin parcouru par la séduction ainsi que les réflexions de Johannes, certaines d'entre elles assez curieuses comme, par exemple, la théorie du baiser avec laquelle il ne manque pas, sur le ton de l'ironie, de blâmer les philosophes¹⁶.

¹⁵ L'importance du regard au cours de la filature est longuement soulignée par le séducteur dans les premières pages du Journal: «Personne n'a rien vu; seul se montre le profil sombre d'un homme, recouvert d'un manteau jusqu'aux yeux; on ne peut pas voir d'où il vient, car la lumière du réverbère vous éblouit les yeux; il vous dépasse au moment où vous vous apprêtez à entrer par la porte de la maison. Juste à l'instant décisif un regard oblique se jette sur un objet». (*Le Journal*: 30), «Prends garde, un tel regard d'en bas est plus dangereux qu'un regard *gerade aus* (en allemand dans le texte: direct)». (*Ibid.*: 36). «Prenez garde, le monstre s'approche... Vous ne me répondez pas, mais regardez-moi donc, est-ce que ma vue vous donne quelque chose à craindre? Je ne fais aucune impression, je semble être un homme bénin d'un autre monde». (*Ibid.*: 37).

¹⁶ «J'ai donc eu l'idée d'accumuler des matériaux pour un ouvrage intitulé: Contribution à la théorie du baiser, dédié à tous les tendres amoureux. Il est d'ailleurs curieux que rien n'existe encore à ce sujet. Et si j'y réussis, j'aurai par conséquent suppléé à un besoin longuement senti. Cette lacune dans la littérature serait-elle due au fait que les philosophes ne pensent pas à ces choses-là, ou est-ce qu'ils ne s'y entendent point? - Je suis à même de donner quelques indica-

Les jeunes filles constituent l'objet de prédilection du séducteur: «C'est toujours parmi les jeunes filles que je cherche ma proie, et non parmi les jeunes femmes». (*Ibid.*: 47). Dans son projet, le *prédateur* s'impose des normes: «Une condition capitale pour toute jouissance, c'est de se limiter». (*Ibid.*: 48). Autre prémisse: «[...] le malheur, c'est qu'il n'est pas du tout difficile de séduire une jeune fille, mais d'en trouver une qui vaille la peine d'être séduite». (*Ibid.*: 64). Le choix se portera sur Cordélia, jeune orpheline de 17 ans, vivant chez une tante paternelle. Le désir et l'impatience de revoir la jeune fille rencontrée à plusieurs reprises forcent Johannes à se découvrir dans les lignes qui suivent: «*Le 5 mai*: Damné hasard! Je ne t'ai maudite d'être apparue, je te maudis parce que tu ne te montres pas du tout. Ou serait-ce une nouvelle invention de Toi [...]? Damné hasard! [...] Toi que j'aime de toute mon âme sympathisante, toi à l'image de laquelle je me crée moi-même, pourquoi n'apparais-tu pas?» (*Ibid.*: 51). La rencontre de ces deux êtres va devenir ainsi un théâtre pour se donner en représentation, autorisant les lois et les règles de la séduction à entrer en action: «*Le 22 mai*: Aujourd'hui, je l'ai rencontrée pour la première fois chez Madame Jansen. Je lui ai été présenté. [...] Je me fis aussi insignifiant que possible pour mieux pouvoir l'observer». (*Ibid.*: 70). Les jeux de miroir vont, à présent, pouvoir se mettre en place; l'autre servant alors à se réfléchir. Et puisque «l'amour possède vraiment sa dialectique propre» (*Ibid.*: 193), penser l'amour,

tions. Un baiser complet veut que ce soient une jeune fille et un homme qui agissent. Un baiser entre hommes est de mauvais goût ou, ce qui est pire, il a une saveur désagréable. - Ensuite je pense qu'un baiser est plus proche de son idée quand c'est un homme qui le donne à la jeune fille qu'inversement. Là où avec les années une indifférence à cet égard s'est produite, le baiser a perdu son sens. C'est le cas du baiser conjugal d'intérieur avec lequel les époux, faute de serviette, s'essuyent réciproquement la bouche en disant: grand bien vous fasse! Si la différence d'âge est très grande, aucune idée ne justifie le baiser. [...] Le baiser doit exprimer une passion précise. [...] Un baiser est un acte symbolique qui ne signifie rien si le sentiment qu'il doit marquer n'existe pas, et ce sentiment n'existe que dans les circonstances précises. —Si on désire s'essayer à classer les baisers, plusieurs principes se laissent concevoir. On peut les classer selon le bruit qu'ils produisent. Malheureusement la langue ne suffit pas à couvrir le terrain de mes observations à cet égard. Je crois que l'ensemble des langues du monde n'a pas un assortiment d'onomatopées suffisant pour marquer les différences que j'ai appris à connaître rien que dans la maison de mon oncle. Le baiser est tantôt bruyant comme un dé clic, tantôt sifflant, il y en a qui claquent, qui tonnent, tantôt il est bien rempli, tantôt creux, tantôt de calicot, etc.— On peut classer le baiser d'après son contact, le baiser tangent, ou le baiser *en passant* et le baiser cohérent. - On peut les classer d'après leur durée brève ou longue. Mais le temps peut donner encore une autre classification qui est au fond la seule qui m'ait plu. On distingue alors entre le premier baiser et tous les autres. [...] Le premier baiser est cependant qualitativement différent de tous les autres». (*Le Journal*: 202-204).

dès lors, c'est le dialectaliser: «Dans ma vie j'ai déjà fait bien des déclarations d'amour et, pourtant, toute mon expérience ne m'est d'aucune aide ici; car cette déclaration doit être faite d'une manière toute particulière. Ce que je dois surtout inculquer dans mon esprit est qu'il ne s'agit que d'une feinte». (*Ibid.*: 128). Le discours épistolaire destiné à conquérir Cordélia révèle également l'éclatement du narcissisme et la manifestation de l'altérité:

Ma Cordélia!

On dit de moi que je suis amoureux de moi-même. Cela ne m'étonne pas, car comment reconnaîtrait-on ma disposition à l'amour puisque je n'aime que toi. Je suis amoureux de moi-même, - pourquoi? parce que je suis épris de toi; car c'est toi que j'aime, toi seule et tout ce qui en vérité est à toi, et c'est ainsi que je m'aime moi-même, parce que mon moi t'appartient; si par conséquent je ne t'aimais plus, je cesserais de m'aimer moi-même. Ce qui aux regards profanes du monde est l'expression du plus grand égoïsme est donc à tes yeux initiés l'expression de la sympathie la plus pure, ce qui aux regards profanes du monde est l'expression de la conservation personnelle la plus prosaïque, est à tes yeux sanctifiés l'expression de l'anéantissement le plus enthousiaste de soi-même.

Ton JOHANNES. (*Ibid.*: 182-83)

Puis, faisant de l'érotisme une autre arme de séduction, la passion naïve de la jeune fille finira par se transformer en passion réfléchie:

J'appellerais sa passion présente une passion naïve. Mais le revirement effectué, lorsque je commencerai à me retirer tout de bon, elle mettra tout en œuvre pour me charmer réellement. Comme moyen il ne lui restera que l'érotisme lui-même, seulement celui-ci apparaîtra sur une échelle autrement vaste. Il sera une arme qu'elle brandira contre moi. Et voilà la passion réfléchie qui s'annoncera. Elle luttera à cause d'elle-même, parce qu'elle sait que je possède l'érotisme; elle luttera à cause d'elle-même afin de me vaincre. Elle aura même besoin d'une forme supérieure de l'érotisme. (*Ibid.*: 194-195)

Ne pas tomber dans les entrelacs de l'amour, se rappeler sans cesse que la stratégie implique la *destruction* de l'autre. Le séducteur achemine la passion vers une autre phase. Pourra-t-il maintenir un code de moralité dans une certaine immoralité?

Ce que par mes stimulants je lui ai appris à soupçonner, ma froideur le lui fera alors comprendre, mais de façon qu'elle pensera le découvrir elle-même. A l'aide

de cela elle voudra me prendre au dépourvu, elle croira me dépasser en hardiesse et par là m'avoir pris. Sa passion deviendra alors décidée, énergique, concluante, dialectique, son baiser total, son étreinte d'un élan irrésistible. - Elle cherchera la liberté chez moi et la trouvera d'autant meilleure que je l'enlacerai davantage. Les fiançailles se rompent, et après elle aura besoin d'un peu de repos, pour qu'aucune laideur ne se produise dans ce tumulte sauvage. Sa passion se recueillera encore une fois, et elle sera à moi. (*Ibid.*: 195)

Dans la nécessité d'éduquer la jeune fille, de contribuer à son éveil, Johannes l'a incitée à la lecture de la mythologie et des contes, autre méthode servant à doser ponctuellement sa stratégie. Les lettres manifestent l'étape au cours de laquelle la séduction a partie prenante avec l'imagination. Empreinte de métaphores et de beauté poétique, cette lettre montre l'artifice rhétorique:

Ma Cordélia!

On lit dans de vieux contes qu'un fleuve s'éprit d'une jeune fille. Mon âme aussi est un fleuve qui t'aime. Tantôt il est calme et laisse ton image se refléter en lui, profonde et tranquille, tantôt il s'imagine qu'il a capté ton image, et ses flots grondent pour t'empêcher de t'échapper, tantôt il ride à la surface et joue avec ton image, parfois il la perd, et alors ses flots se noircissent et désespèrent. Ainsi mon âme: un fleuve qui s'est épris de toi.

Ton JOHANNES. (*Ibid.*: 188)

Comportant une part de jouissance, l'écriture souligne ce qu'il y a de particulier pour dire la jouissance. Johannes ne cache pas sa pensée au sujet de son art épistolaire et du but recherché: «Mes lettres ne manquent pas leur but. Elles développent son âme, sinon son érotisme. Des lettres, d'ailleurs, n'y peuvent servir, mais des billets. Plus l'érotisme fait de chemin, plus elles deviennent courtes, mais elles touchent avec plus de certitude au point érotique». (*Ibid.*: 170). Offrons un bel exemple de lettre courte qui démontre le chemin parcouru par l'érotisme:

Ma Cordélia!

L'étreinte, est-elle une lutte?

Ton JOHANNES. (*Ibid.*: 208)

Cependant, pour tout séducteur, il est un fait indéniable: celui de ne pas tomber amoureux de l'autre car cela supposerait la fin de son identité et, qui plus

est, il tomberait dans son propre piège. Ce pacte avec lui-même l'oblige à se maintenir hors d'atteinte vis-à-vis de l'autre, la séduction consistant à mettre l'autre à distance. Don Juan ne redoute-t-il pas ce piège: s'il tombe amoureux, c'en est fini du séducteur. Le Dom Juan de Molière ne cherche que le plaisir des sens, il abuse les autres personnages, ce qui fait dire à Michel Dobransky:

Pour Dom Juan, la parole n'énonce pas une vérité —contrairement au souhait de ses partenaires: «Ce que vous dites est-il bien vrai?» demande Dom Louis (V, 1), et Charlotte (II, 4): «Il faut savoir la vérité»—, mais elle est au service de son désir: à Charlotte, à qui il fait compliment de sa beauté, et qui s'en effarouche, il répond: «Ah! n'ayez point de honte d'entendre dire vos vérités» (II, 2). À tel point que le plaisir est affaire de langage: «lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini» (I, 2). (Dobransky, 1993: 53)¹⁷

Nous nous trouvons de nouveau dans le domaine du code oral où la séduction instaure ses propres lois que la langue va se charger de mettre en place. Le style suivra cherchant à réveiller le désir de l'autre, lui montrant, mais de façon voilée, le désir de celui qui demande. La parole érotique possède-t-elle un lexique propre à performer l'érotisation? «La parole érotique provoque un langage transgressif - parce qu'il transgresse l'objectivité, nous transporte hors du monde et transgresse aussi par simple conséquence les conditions sociales (la décence de la conversation) et les finalités publiques (l'évidence du savoir) du langage mondain». (Marion, 2003: 249). Et puisque le langage s'affranchit du monde, les amants utiliseraient ainsi des lexiques *transgressifs*, de trois ordres: le lexique dit obscène, celui des mots puérils, et l'emprunt des mots de la théologie mystique¹⁸. L'excès de la parole dont fait preuve Johannes provient de ce der-

¹⁷ Dobransky ajoute que pour Dom Juan «en vérité, faire, c'est faire croire: 'Mon Dieu! Je ne sais si vous dites vrai ou non, mais vous faites que l'on vous croit.' (Charlotte, II, 3)». Dom Juan avoue même que: «Tous les discours n'avancent point les choses; il faut faire et non pas dire» (II, 5). (*Ibid.*: 54).

¹⁸ Nous rapportons les propos de Marion concernant ces langages: «[...] le langage dit obscène, celui qui réduit l'un et l'autre à leurs organes sexuels et ne le nomme que par leurs noms; car, prenant ainsi la partie pour le tout, désignant autrui par son sexe [...], je n'en dis, je n'en décris rien, je n'en vois même rien, puisqu'un sexe reste abstraitement un sexe, indistinct de tout autre; donc, sous des mots obscènes, je me borne à invoquer purement autrui, à le provoquer, à le susciter; bref, je lui donne sa chair nue en lui demandant la mienne. [...] Ensuite, il s'agit du lexique en apparence le plus opposé, celui des mots puérils, de ces mots que disent ceux qui ne savent pas encore parler correctement; car les enfants, qui ne disent d'abord que leurs affections

nier registre. Pourtant, la chute commence à poindre à travers la parole de Cordélia: «Plusieurs de ses propos trahissent maintenant qu'elle en a assez de nos fiançailles». (*Le Journal*: 218). «Bientôt nos fiançailles vont se rompre. C'est elle-même qui dénouera ce lien afin, si possible, par là de me charmer encore plus [...]. Si la rupture venait de moi, je manquerais le spectacle si séduisant de ce saut érotique périlleux, critère sûr de sa hardiesse d'âme. C'est pour moi l'essentiel». (*Ibid.*: 219). Comment Johannes est-il arrivé à convaincre sa fiancée de rompre et surtout à la faire se sentir responsable d'une telle situation? En la lui présentant comme unique solution possible pour être libre, en convainquant Cordélia d'adopter le point de vue qu'il défend comme il le fait dans la lettre qui suit:

Ma Cordélia!

Tu te plains de nos fiançailles, tu es d'avis que notre amour n'a pas besoin d'un lien extérieur, il n'est qu'une entrave. J'y reconnais d'emblée mon excellente Cordélia! Sincèrement, je t'admire. Notre union extérieure n'est en fait qu'une séparation. Il y a encore une cloison mitoyenne qui nous sépare comme Pyrame et Thisbé: la connivence gênante des autres. La liberté ne se trouve que dans la contradiction. L'amour n'a son importance que lorsque aucun tiers ne s'en doute, et c'est alors seulement que l'amour trouve son bonheur, quand tous les tiers pensent que les amants se haïssent l'un l'autre.

Ton JOHANNES. (*Ibid.*: 219)

Finalement, le séducteur se posera la question essentielle relevant du système philosophique inhérent à l'auteur: «Ai-je été avec Cordélia constamment fidèle à mon pacte? c'est-à-dire à mon pacte avec l'esthétique, car c'est le fait

et leurs passions, leurs désirs et leurs besoins, usent spontanément d'un langage affranchi de toutes ses fonctions descriptives, énonciatrices et cognitives; ils ne savent d'abord que parler pour ne rien dire (rien du monde), sinon leur chair [...] les amants peuvent donc s'adresser l'un à l'autre aussi bien et alternativement avec des mots obscènes et des mots puérils. Rien de plus cohérent et pertinent, puisque dans les deux cas, leur langage atteint directement la chair sans intermédiaire mondain et donc leur permet de s'exciter.

Enfin, un troisième lexique intervient, lui aussi en apparente contradiction avec les deux premiers. [...] La parole érotique provoque l'excès et ne veut dire que cet excès même —à savoir que tout accomplissement doit devenir un nouveau commencement. Elle doit donc inévitablement emprunter les mots de la théologie mystique, qui, elle aussi et la première, dit et provoque l'excès— et l'excès de l'union, donc de la distance». (*Ibid.*: 249-251).

d'avoir toujours l'idée de mon côté qui me donne de la force». (*Ibid.*: 238). Et après avoir atteint son but, Johannes inscrira dans son journal cette conclusion, somme toute attendue, de son impossible relation avec Cordélia:

Le 25 septembre.

Pourquoi une telle nuit ne dure-t-elle pas plus longtemps? [...] Tout est fini pourtant, et je ne désire plus jamais la voir. Une jeune fille est faible quand elle a tout donné. [...] Je ne désire pas me souvenir de nos rapports; elle est déflorée et nous ne sommes plus au temps où le chagrin d'une jeune fille délaissée la transformait en un héliotrope. Je ne veux pas lui faire mes adieux; rien ne me dégoûte plus que les larmes et les supplications de femme qui défigurent tout et qui, pourtant, ne mènent à rien. Je l'ai aimée, mais désormais elle ne peut plus m'intéresser. Si j'étais un dieu, je ferais ce que Neptune fit pour une nymphe, je la transformerais en homme. (*Ibid.*: 251-252)

L'image du séducteur montrée par Kierkegaard, sa laideur morale, tendraient à nous en dégoûter, comme lui-même prétendait le faire avec Régine Olsen en publiant le *Journal du séducteur*. Or, la tromperie s'annonce comme un reflet de sa pensée dans ses rapports multiples au drame des fiançailles. Par ailleurs, la présence du narrateur est loin d'être gratuite. Il s'agit d'une tactique littéraire fort habile. En effet, il représente, à notre avis, la conscience critique de Kierkegaard; la création de ce personnage est un prétexte pour critiquer le libertin et analyser sa conduite au fil des événements. Le triangle Kierkegaard-narrateur-Johannes permet à l'auteur d'exposer sa pensée et de justifier également le comportement de cet être tourmenté qui ne vit selon lui que d'une façon esthétique sa relation avec Cordélia. Le narrateur devenu *confident malgré lui* de Johannes pour avoir trouvé le journal et lu son contenu, indique au lecteur que «Peu après avoir abandonné Cordélia il reçut d'elle quelques lettres qu'il a renvoyées sans les ouvrir. Ces lettres se trouvaient parmi celles que Cordélia m'a confiées». (*Ibid.*: 24). En voici une montrant le point de vue de la jeune fille et son état d'âme:

Johannes!

Je ne t'appelle pas "mon" Johannes, car je sais bien que tu ne l'as jamais été; j'ai été assez durement punie pour avoir laissé mon âme se délecter à cette idée; et pourtant, je t'appelle mien; mon séducteur, mon trompeur, mon ennemi, mon assassin, l'auteur de mon malheur, le tombeau de ma joie, l'abîme de mon infortune. Je t'appelle mien et je m'appelle tienne [...] Ne te réjouis pas en pensant que j'aie l'intention de te poursuivre ou de m'armer d'un poignard pour t'exciter à tes moqueries! où que tu fuies, je suis pourtant tienne, va jusqu'au bout du

monde, je resterai pourtant tienne, donne ton amour à des centaines d'autres, je suis pourtant tienne, oui à l'heure de la mort je serai tienne. Le langage même dont je me sers envers toi doit te prouver que je suis tienne. Tu as eu l'audace de tromper un être de telle façon que tu es devenu tout pour cet être, pour moi, et que j'aurais infiniment de plaisir à devenir ton esclave, - je suis à toi, je suis tienne, ta malédiction.

TA CORDÉLIA. (*Ibid.*: 25)

En donnant cette lettre, Cordélia montre ce à quoi s'expose une femme. Séduite au point d'en devenir esclave, —*j'aurais infiniment de plaisir à devenir ton esclave*—, elle est sienne à jamais. Mais le séducteur malsain n'a que faire d'une esclave. Il la fuit.

La lettre a aussi une autre fonction: s'inscrivant comme une revanche de la part de la jeune fille séduite et délaissée, l'écrivain l'enchâsse dans le roman afin de critiquer le séducteur et de corroborer l'opinion du narrateur inconnu qui n'est autre que le propre Kierkegaard:

La pauvre Cordélia, il lui sera difficile, à elle aussi, de trouver le calme. Du plus profond de son cœur elle lui pardonne, mais elle ne trouve pas le repos, car le doute se réveille; c'est elle qui a rompu les fiançailles, c'est elle qui a été la cause du malheur, c'est sa fierté qui aspirait vers ce qui est peu ordinaire. Elle s'est repentie, mais elle ne trouve pas le repos, car les pensées accusatrices la disculpent; c'est lui qui par son astuce avait introduit ce projet dans son âme. [...] Il a agi cruellement envers elle en la trompant et on serait presque tenté de le dire - plus cruellement encore en réveillant en elle la réflexion versatile, parce qu'il lui a donné un développement assez esthétique pour qu'elle n'écoute plus humblement une seule voix et qu'elle soit capable d'entendre à la fois de multiples propos. Le souvenir se réveille alors dans son âme, elle oublie la faute et la culpabilité, elle se rappelle les beaux moments, elle est étourdie dans une exaltation morbide. (*Ibid.*: 19-20)

Diderot et Kierkegaard font de l'écriture une jouissance aux intentions et fins différentes. Pour Diderot, l'éloignement est cause d'écriture et contraint à un certain plaisir d'écrire pour dire l'amour et masquer la souffrance. Homme séduit par les qualités de Sophie Volland qui se montre comme *l'amie de l'honnête homme*, l'écrivain célèbre la femme aimée. Pour l'homme Diderot, la séduction a partie prenante avec la nécessité de garder l'objet aimé. En effet, si trente ans durant, il a eu une liaison avec Sophie Volland malgré l'opposition de sa famille, il a dû trouver et jouer de tous les artifices de la séduction pour garder cette femme. Les longues lettres maintiennent le contact mais vont au-delà, elles font preuve d'un état amoureux quasi marital par la relation stable et par le fait qu'il lui fait partager ce qu'il vit, si bien que l'écriture, comme nous

l'indiquions au départ, nous rapproche de la *conversation* avec une absente. Dialogues à l'intérieur des lettres, marqués par la tendresse, masquant souvent la souffrance et dont la continuité les a transformés en journal.

Pour Kierkegaard, l'écriture intime montre la manière de faire de la séduction épistolaire un art. Les artifices et sortilèges dont fait preuve le séducteur, et qui représentent une authentique source de plaisir, le mènent également à la souffrance. Voulant aimer mais ne le pouvant, le malheur du séducteur, sa douleur, résident dans le fait qu'il ne trouve pas et ne trouvera pas l'Amour. Séductions différentes: une pour avoir l'amour, l'autre pour obtenir le plaisir sensuel, instantané. L'alternative à la séduction est l'amour authentique, accompagné d'un art d'aimer. Or, pour le penseur danois, l'amour authentique prendra la forme de l'amour religieux: «C'est ainsi que Kierkegaard lui-même aura préféré à la passion amoureuse humaine —à Régine—, la foi véritable en l'Amour». (Métivier, 2005: 4).

Dans ce règne de plaisir et de souffrance, la séduction ne se montre-t-elle pas aussi comme l'art de tromper l'autre et soi-même?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BACHELARD, G. (1942) *L'Eau et les Rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie José Corti, Le Livre de Poche, coll. «biblio essais».
- BRUNEL, P. (2004) «Interview exclusive» in *La Nuit de Valognes*, É.-E. Schmitt, Paris, Eds. Magnard, coll. «Classiques & Contemporains».
- DIDEROT, D. in FAJEAU, F. (1998) *Raconter, séduire, convaincre. Lettres des XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, Flammarion, coll. «Étonnants Classiques».
- DOBRANSKY, M. (1993) *Le Mythe de Don Juan. «Dom Juan» de Molière*, Paris, Eds. Gallimard, coll. «Les écrivains du bac».
- FREUD, S. (2002) *Le Malaise dans la culture*, Paris, PUF, coll. «Quadrige», titre original: *Das unbehagen in der kultur*, Wien, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, (1930).
- JUIN, H. «Diderot. Lettres d'amour», *Magazine Littéraire*, février 1984, n° 204, également in <http://www.magazine-litteraire.com/archives/ar-391.htm>, consulté le 18/10/2005.
- KIERKEGAARD, S. (2003) *Le Journal du séducteur*, Paris, Eds. Gallimard, (1943).
- LEJEUNE, Ph. (1996) *Le pacte autobiographique*, Paris, Eds. du Seuil, coll. «Points/Essais», 1975.
- MARION, J.-L. (2003) *Le Phénomène érotique*, Paris, Eds. Grasset & Fasquelle, Le Livre de Poche, coll. «biblio essais».
- MÉTIVIER, F. *Résumé de thèse de doctorat*, <http://www.chez.com/metivier1thesephilo>, consulté le 11/01/2005.



SCHMITT, É-E. (2004) *La Nuit de Valognes*, Paris, Eds.
Magnard, coll. «Classiques & Contemporains», Actes
Sud, 1991.

TOUCHET, Ph. *Kierkegaard, foi, morale et existence*,
[http://www.philosophie.ac-
versailles.fr/bibliotheque/Kierkegaard.foi.pdf](http://www.philosophie.ac-versailles.fr/bibliotheque/Kierkegaard.foi.pdf), consulté
le 20/09/2005.

